

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

I CORPS DES FEMMES

RAS-LE-BOL DES INJONCTIONS !

Fatimata Warou
D'ICI ET D'AILLEURS

CULTURE
*Femmes,
de l'intime
au politique*



DÉCRYPTAGE
MUSULMANES
ET LIBRES

Celle qui

prône la solidarité locale

« Le Niger, c'est le pays de mes racines, la référence de mes engagements. », déclare Fatimata Warou, présidente et fondatrice de l'association franco-nigérienne Mata – qui signifie Femme – dont le siège social est basé à Rennes. Née à Dosso, au sud-ouest du Niger, elle exerce en tant que professeure, à l'université de Maradi. À 28 ans, en 1989, elle rejoint son fils malade, venu en France pour être soigné. En parallèle, elle reprend des études à Rennes 2. Un DEA en sciences humaines suivi d'un doctorat – non soutenu – sur les violences faites aux femmes au Niger et les incidences sur les enfants. « Je suis issue d'une famille polygame. Je constate qu'il y a beaucoup de violences, tolérées et devenues des modes de vie. À une époque, battre une femme ou un enfant était un moindre mal. C'est rentré dans les mœurs. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre pourquoi c'était intégré et que ça ne suscitait pas l'engouement d'aujourd'hui. », explique-t-elle. C'est dans cette logique et ce contexte qu'elle participe, au milieu des années 90, au premier séminaire sur le sujet au Niger, avec SOS femmes victimes. Quelques années plus tard en 2003, elle crée sa structure associative. De nombreuses initiatives vont être mises en place, comme un forum de coopération internationale sur la démocratie et le développement local, des formations auxquelles elle a participé visant au renforcement des capacités des femmes à prendre part aux fonctions électives (lire article « Pour l'engagement politique au Niger » du 23 mars 2016, yeggmag.fr) ou encore des actions dans le domaine Santé et Reproduction. Des actions qui permettent de former les matrones aux grossesses à risque, de préconiser les accouchements dans les centres de santé et de sensibiliser la population aux conséquences et aux causes de la fistule. Elle aurait souhaité à un moment retourner au Niger, mais n'a pas pu, pour raisons familiales. « Et puis, je ne suis pas sûre d'être acceptée professionnellement. C'est une conséquence de l'immigration. Depuis mon départ, les choses ont évolué. J'y vais souvent mais ça ne veut pas dire que je maîtrise tout. », confie Fatimata Warou. Être d'ici et

de là-bas, elle en a fait une force, une expérience et elle le défend ardemment aujourd'hui. En 2014, elle co-signe le livre *L'arbre à palabres et à récits – De l'Afrique du Brésil en passant par la Bretagne* avec le sociolinguiste Christian Leray. Ensemble, ils prônent la reconnaissance de la diversité comme source de richesse pour un développement durable, la création du lien social et la co-construction d'une politique des droits sociaux et humains comme fondamentaux. L'arbre à palabres, elle avait commencé à le développer lorsqu'elle était employée à l'UAIR (Union des Associations Interculturelles de Rennes), envers les femmes des quartiers, comme le Blosne, Maurepas et Villejean, éprouvant des difficultés à éduquer leurs enfants dans un contexte multiculturel. En avril 2015, elle est licenciée pour raison économique, et se retrouve à 54 ans, son âge actuel, en recherche d'emploi : « Je cherche à m'en sortir tant bien que mal. Ce n'est pas facile pour une femme de mon âge... » Ce qu'elle souhaite par dessus tout, c'est poursuivre son action dans le secteur social, continuer le dialogue entre les immigrés et les non immigrés en développant des outils autour de l'Arbre. Un projet qui a toute sa place dans la capitale bretonne composée et enrichie par sa diversité culturelle. « On parle toujours du vivre-ensemble. C'est une notion facile à comprendre mais ce n'est pas facile à faire vivre à cause de nos différences et de ce qu'elles génèrent. Il faut donner les moyens concrets de rendre ça réel et de créer des espaces de paroles dans lesquels on peut tout se dire et se raconter, sans se faire de mal. Basés sur la paix et la démocratie, dans le respect et l'écoute de l'autre. », souligne-t-elle avec ferveur et sourire. Elle rit beaucoup Fatimata Warou et dit ce qu'elle pense. Ce en quoi elle croit. Et celle qui est issue d'une famille à majorité féminine est convaincue de la valeur et de la force de la solidarité internationale tout autant que de la solidarité locale : « La solidarité de proximité avec les Rennais est capitale aussi. Chacun d'entre nous aura besoin à un moment d'une aide spécifique. Cette solidarité de proximité doit être au cœur de nos préoccupations. » Une femme inspirante.

■ MARINE COMBE

canal b
94 MHz Radio curieuse

ON AIR

Art : www.myfishfresh.com



YEGG

ÉDITO | LÂCHEZ-NOUS LE CORPS !

PAR MARINE COMBE, REDACTRICE EN CHEF

Le corps des femmes... Vaste sujet ! Quand on interroge les femmes sur leur rapport au corps et au droit à en disposer librement, elles hésitent, baragouinent, doutent. « Roh, en France, on est bien loties, nan ? » Pourquoi a-t-on besoin de se rassurer en comparant à des pays encore plus lents que nous ? Pourquoi avons-nous peur de casser les codes et d'accélérer le processus de changement des mentalités ? Les grands discours et théories féministes démontrant les réelles inégalités subsistant entre les femmes et les hommes ne suffisent pas à convaincre la majorité. Pourtant, individuellement, quand on met le doigt sur certaines insécurités, on prend conscience de la charge qui nous incombe à nous les femmes. Ouvrir les yeux sur le fait que nous ne disposons pas vraiment de nos corps et découvrir cette effarante vérité est un acte violent. Qui fait mal au plus profond de nos viscères qui ne supportent pas cette injustice et qui fait mal au cerveau. Car à partir de là, on évalue et analyse tous nos comportements. Pour qui s'habille-t-on ? Pour qui se maquille-t-on ? Pour qui s'épile-t-on ? Pourquoi ne s'assume-t-on pas ? Pourquoi acceptons-nous d'être réduites à des objets sexuels ? Ou plutôt pourquoi n'arrive-t-on pas plus facilement à mettre le holà au jeu du dominant et de la dominée ? Nos corps sont-ils des objets de marchandisation ou des armes de revendication ? Grattez la surface et vous verrez qu'au-delà du casse-tête incessant, toutes les femmes ont des choses à dire et des histoires à partager par rapport à leur corps. Parce que l'intime est politique, il en va de la responsabilité de chacune de briser l'emprise de la société patriarcale sur nos corps. Chacune à sa manière, à son niveau, à son échelle. Que l'on en parle à notre entourage, nos enfants, nos voisin-e-s, nos collègues ou à nos compatriotes, l'acte de transmission est essentiel pour ne pas conserver ces injonctions intégrées dès la petite enfance et pour gagner notre liberté ! La vraie liberté à disposer de notre corps !



S'IDENTIFIER AUX FEMMES DU PASSÉ

De août à octobre, les éditions Steinkis ont fait ressurgir trois femmes essentielles, comme tant d'autres, au XXe siècle. Trois romans graphiques honorent et rendent hommage à Anna Politkovskaïa, journaliste russe assassinée en 2006 (*Anna Politkovskaïa journaliste dissente*, de Francesco Matteuzzi et Elisabetta Benfatto), Amelia Earhart, première aviatrice à traverser l'Atlantique en 1928 et 1932 (*Amelia – Première dame du ciel*, de Arnū West), et Anne Corre, adolescente résistante en Bretagne lors de la Seconde guerre mondiale (*La fille au carnet pourpre* de Roger Faligot et Alain Robet). Elles n'ont pas vécu les mêmes époques et n'ont pas évolué dans les mêmes environnements. Elles n'ont pas les mêmes personnalités et leurs réactions divergent face aux événements à affronter. Elles vont toutes les trois marquer l'Histoire en s'accomplissant dans l'entreprise de leur destin tragique. Mais comme bon nombre de femmes, on ne retient pas, ou peu, leurs noms et leurs actions. Elles sont ici réhabilitées, à juste titre. Les trois publications illustrées sont singulières, dans leur traitement de l'histoire et dans leur graphisme. Chacune dégage une force communicative, une envie de lutte et un besoin d'épanouissement. D'où l'importance de ne pas effacer de l'Histoire les femmes du passé, permettant aux femmes d'aujourd'hui de s'identifier afin de s'affranchir et de s'émanciper de toutes les assignations genrées.

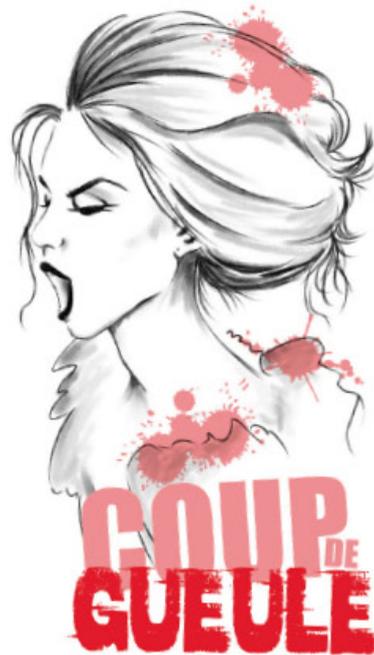
■ MARINE COMBE

TRANSMISSION(S)

LES DROITS DES FEMMES BAFOUÉS DEPUIS LE PLUS JEUNE ÂGE

Plus de 700 millions de femmes dans le monde ont été mariées avant leur 18e anniversaire. Parmi elles, une femme sur trois l'a été avant ses 15 ans. Chaque année, 2,5 millions de filles de moins de 16 ans donnent naissance à un enfant. Environ 70 000 adolescentes meurent tous les ans des complications liées à la grossesse ou à l'accouchement. Chez les filles âgées de 15 à 19 ans, ce serait la deuxième cause de mortalité, après le suicide. C'est ce que révèle l'enquête « Every last girl » réalisée par l'ONG britannique Save the children et publiée le 11 octobre dernier à l'occasion de la Journée internationale des droits des filles. L'étude prend en compte des critères de santé, d'éducation et de parité dans les instances politiques dans 144 pays et répertorie ces derniers au sein d'un classement. Sans surprise, les pays d'Europe du nord – Suède, Finlande, Norvège – se positionnent en tête de liste. La France se place à la 18e position seulement, bien après l'Italie (10e), la Suisse (9e) ou encore le Portugal (8e). Pourquoi ? Parce que le Parlement affiche une nette absence de parité. Si l'enquête démontre que le changement est possible et que des actions naissent pour une meilleure éducation vers l'égalité des sexes, les chiffres sont effarants et prouvent que le combat est loin d'être terminé. Pour l'émancipation des femmes de demain, il est primordial de ne rien lâcher.

■ MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | NOVEMBRE 2016

- La tête solidaire - p.2
- Nos corps, nos choix - p.12
- Hier, aujourd'hui et demain - p.6
- Juste une femme ? - p.24
- Femmes musulmanes autrement - p.8
- La culture en bref - p.26
- La politique en bref - p.9
- Le swing du vin naturel - p.27
- Frontières du Blosne - p.10
- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30

LA RÉDACTION | NUMÉRO 52

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
 CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
 CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE
 PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

MUSULMANES, LIBRES ET INVESTIES



Le 17 octobre dernier, l'auditorium de la Maison Internationale de Rennes affichait complet pour la projection du premier épisode du *Women SenseTour – In muslim countries*, réalisé par Sarah Zouak et Justine Devillaine.

Tollé pour Sarah Zouak, 25 ans, diplômée d'une école de commerce, militante féministe et antiraciste, qui écumule les quatre coins de la France pour présenter le premier épisode du *Women SenseTour – In muslim countries*. Franco-marocaine, musulmane, femme épanouie, elle a souvent eu la sensation que pour légitimer sa place dans la société, elle devait renier une partie d'elle-même. « Comme si la religion était un obstacle à son émancipation et l'empêchait d'être libre de ses choix », précise le communiqué de presse. Engagée depuis plusieurs années pour les droits des femmes, elle décide en 2014 de préparer un projet qui mettra « en lumière des femmes musulmanes, plurielles, bien loin des clichés habituels », souligne la jeune femme qui devra décliner notre demande d'interview pour des raisons d'emploi du temps chargé mais qui nous renverra vers le site du Women SenseTour, extrêmement détaillé.

Ainsi, elle a sillonné, cinq mois durant, le Maroc, la Tunisie, la Turquie, l'Iran et l'Indonésie, à la rencontre de 25 héroïnes à découvrir dans cinq épisodes distincts dont elle négocie actuellement les droits avec les chaînes TV. C'est un regard positif et alternatif

qu'elle pose sur les cinq protagonistes du premier épisode (au Maroc) : Aïcha Ech-Channa, fondatrice et présidente de l'association Solidarité Féminine, Maha Laziri, fondatrice de l'association Teach4Morocco, Nora Belahcen Fitzgerald, fondatrice de l'association Amal pour les arts culinaires, Khadija Elharim, fondatrice de la coopérative d'argan Tifawin et Asma Lamrabet, médecin biologiste et directrice du Centre d'études et de recherches sur la question des femmes dans l'Islam. Dans une optique de revalorisation de l'image des femmes musulmanes dans les pays musulmans. Tout d'abord pour briser le stéréotype visant à les imaginer par essence soumises et opprimées. Ensuite, pour les sortir de l'ombre et proposer des figures inspirantes : « Pour se construire, elle a eu besoin de modèles. Sauf que ces femmes qui allient sereinement leur engagement et leur foi, on ne les voit jamais ! » Sarah Zouak présente une autre réalité dans un *feel good movie* résultant d'un voyage initialement entrepris comme une quête personnelle. « On a trop souvent parlé à la place des femmes musulmanes, pour ma part, je préfère leur donner la parole. », précise-t-elle.

■ MARINE COMBE

bref
◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

25 NOVEMBRE

Pour le 25/11 - Journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes, les associations rennaises se sont mobilisées pour une programmation riche et variée autour de cette problématique. Du 23 novembre au 6 décembre, conférences, café-citoyen, projection débat sont organisés dans la ville, dont « 122 » qui se déroulera place de la Mairie et symbolisera les femmes tuées par leur compagnon ou ex compagnon en 2015.

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇
bref

sur la toile

chiffre du mois

30/11

Le Collectif Féminismes – Rennes 2 organise une discussion sur le harcèlement et les moyens de lutte autour du film *Les femmes du bus 678*, dès 18h30 sur le campus Villejean.

chiffre du mois

le tweet du mois

Les avocates qui dénoncent le sexisme dans leur profession et se présentent comme #avocat dans leur bio.

Alice Loffredo @Alice_Loffredo / 22-10-2016

bref
◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

MIGRANT-E-S LGBTI

La 5e édition de Migrant'Scène, festival organisé par la Cimade, se déroule à Rennes du 22 au 26 novembre, sous le signe « D'ici et d'ailleurs : ensemble ». L'occasion d'aborder la thématique des migrant-e-s LGBTI et le droit d'asile au motif de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre. La conférence aura lieu le 23 novembre à 20h au CRIJ – 4 Bis, en présence de Giovanna Rincon, directrice de l'association trans Acceptess T et de Frédéric Chaumont, président de l'ARDHIS.

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇
bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE
EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



MALIKA MEKKI

HABITANTE DU BLOSNE – PARTICIPANTE DE LA RÉSIDENCE SECONDAIRE

Gardienne d'immeuble, elle réfléchit à une reconversion et a eu envie de voir d'autres horizons. D'où sa participation à la première session de la Résidence secondaire, projet basé sur l'exploration du territoire, lancé par L'Âge de la Tortue le 3 octobre dernier dans le quartier du Blosne. Une expérience vécue durant 4 jours aux côtés de Joaquin Ruina, artiste photographe, et Frédéric Bourcier, élu municipal et départemental.

Quel est le projet ?

C'est trois personnes improbables ensemble. Trois visions différentes. Trois personnes de profession et de milieu différents. Du coup, c'est la richesse du trio. C'est la force de la résidence puisqu'il y a des débats, des discussions le soir, des remises en question personnelles, etc. Seul-e, on ne se remettrait pas en question comme ça. Notre sujet était sur les frontières mais la Résidence secondaire peut réfléchir à autre chose. On a fait connaissance le jour J, ça s'est passé agréablement bien. Spontanément, on s'est organisés, j'ai tout de suite vu qu'il n'y aurait pas trop de problème. C'est une belle expérience professionnelle et humaine. C'est un laps de temps très court, on a l'impression qu'on va faire ci ou ça et sur place, rien ne se passe comme prévu. Je me disais que je n'allais pas voir mes enfants pendant 4 jours, ça allait être long, mais en fait je n'ai pas senti le temps défilier. On se prend au jeu !

Comment avez-vous réfléchi autour des frontières ?

On s'est mis devant la carte du Blosne. On a parlé des frontières géographiques et des frontières culturelles. Le deuxième jour, on a commencé à voir qu'on allait partir sur les frontières que les gens se mettent eux-mêmes dans les quartiers. Je ne connais pas Rennes depuis longtemps, je viens du 93, mais j'ai été choquée par le manque de communication dans la ZUP Sud. Les gens ne se réfèrent pas aux frontières qui les entourent, géographiques ou administratives mais à des zones précises comme le métro par exemple. J'utilisais le mot « extraterrestre » quand je suis arrivée, je ne comprenais pas leurs codes ! Je suis très expressive et le manque d'expression, ça me paraît étrange. Comment on peut avancer sans parler ? Avant de comprendre les frontières géographiques, etc. faut déjà comprendre les barrières qui empêchent d'aller vers les autres.

Quelle est la conclusion de votre expérience ?

La finalité, c'est de mettre un grand paillason à la sortie du métro Triangle avec écrit Bienvenue dessus. C'est un lieu de passage, pile au milieu du quartier. Chacun peut interpréter à sa façon. Via Frédéric Bourcier, qui connaît bien le quartier, j'ai vu qu'il y a ici une richesse de l'offre mais les gens n'en profitent pas. C'est une question de qu'en dira-t-on. Ça ne devrait plus être d'actualité. Il y a un espèce de silence dérangeant qui est super destructeur. Tu t'en rends compte quand tu viens d'ailleurs. Quand tu restes, j'espère que tu ne finis pas par te mettre des œillères. En restant dans ton bloc. Quand tu demandes aux gens où ils habitent, personne ne répond au Blosne. Tout le monde donne le nom de son bloc. Chacun a sa vision et ses frontières. On sait mettre des barrières mais on ne sait pas les retirer aussi facilement. Je pense qu'il faudrait plus de franc parler.

■ MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

YEGG

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

Actualité

Culture

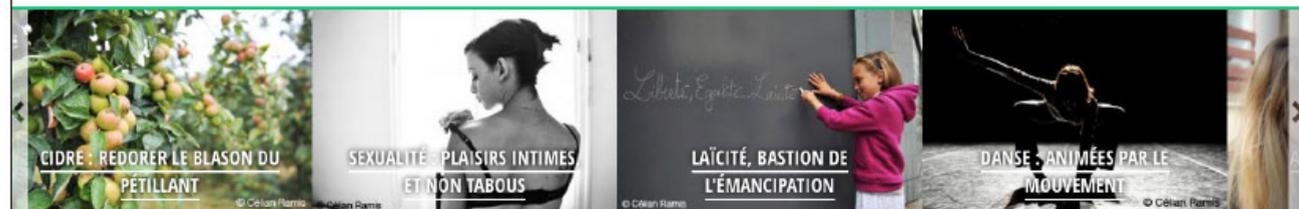
Focus

Le magazine

La rédaction



FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG

COUPS DES FEMMES : ENTRE TABOUS ET INJUNCTIONS

« Non, monsieur Sarkozy, les femmes n'ont pas toujours été libres... » C'est ainsi que le quotidien *Libération* titrait le 23 octobre dernier la tribune de Helena Noguerra, actrice et féministe, répondant aux propos de l'ancien président de la République qui déclarait le 9 octobre au Zénith : « *La femme n'est soumise à aucune pression vestimentaire parce que chez nous, en France, la femme est libre depuis toujours.* » Et voilà comment on banalise et on occulte une partie de l'Histoire et les combats féministes. Car non, les femmes n'ont pas toujours été libres et ne le sont toujours pas. LES femmes, et non LA femme, subissent des pressions vestimentaires, et plus globalement subissent des pressions sur tout ce qui attire au corps, non pas que de la part des religions mais aussi d'une morale établie par des sociétés patriarcales. En 2016, les femmes ne disposent toujours pas librement de leurs propres corps. Le maître mot de ce dossier : foutez nous la paix !



DISPOSER LIBREMENT DE SON CORPS, C'EST POSSIBLE ?



© CÉLIAN RAMIS

« Mon corps est une cage qu'on lui a fabriquée, il a dit amen sans jamais pardonner / Je suis toujours à l'âge où je m'entends crier, je raisonne même quand ma bouche est fermée.
Mon corps est une cage qui m'empêche de danser avec l'homme que j'aime / Et moi seule ai la clé. »

« À mon époque, on ne parlait pas de tout. Quand j'ai avorté, c'était pour raison médicale et pourtant il y avait un peu de culpabilité. Et on ne clamait pas sur tous les toits. »

Impossible de ne pas entendre raisonner la voix de Jeanne Cherhal lorsque se pose la question du rapport au corps et de son appartenance. La symbolique du corps et de la cage est parlante. Et si le corps des femmes est une cage, ce sont bel et bien elles qui en ont la clé. Mais en briser les verrous n'est pas tâche aisée. Et encore faut-il réaliser la charge qui incombe les femmes. Car le discours ambiant peut se révéler insidieux et vicieux. Les années 50 sont révolues, les années 60 et 70 sont passées par là et avec elles, la libération sexuelle, l'accès à la contraception, le droit à l'avortement, l'espoir d'une émancipation complète est en vue. Aujourd'hui, les femmes portent des pantalons, jouent au foot, sont aviatrices, militaires ou encore magistrates, n'attendent plus de trouver un mari pour quitter le domicile familial, peuvent ouvrir un compte en banque sans l'autorisation de l'époux. Des lois en attestent. Bref, les femmes sont libres, clament les bonimenteurs ! Libres de ressembler à un modèle unique défini par la publicité et repris par les médias : blanche, jeune, mince, le corps sculpté, les fesses galbées et la poitrine rebondie. Sans poil qui lui court sur les jambes ou sous les aisselles, le teint frais et maquillé. Elle voudra sans hésiter être mère et allaiter sans discuter, avant de disparaître de la circulation... En sous-marin, elle apprendra à son fils à devenir un homme fort et à sa fille à être jolie et serviable. La caricature est à peine poussée. Alors, la libre du disposition du corps : un leurre ou un idéal encore à atteindre ?

QUELQUES PROGRÈS

« J'ai eu la chance de tomber dans la période où la contraception était légale. Et je pense que j'ai pris conscience de ça parce que je suis allée à Paris. Si j'étais restée à Audierne (Finistère), ça n'aurait certainement pas été la même chose. », explique Jeanne Le Berre*. Âgée de 60 ans, elle se souvient n'avoir eu aucune information sur le corps et la sexualité durant sa scolarité ou auprès de ses

parents. « On ne parlait pas de ça à la maison. Jeunes, on entendait simplement dire « il l'a mise enceinte, ils sont obligés de se marier. » Le reste ne se disait pas. », poursuit-elle. Un peu avant ses 20 ans, elle part à Paris et travaille aux PTT. La révolution sexuelle a bien eu lieu mais le poids des idées persiste. Chez elle, à Audierne, on ne parle pas féminisme mais sa mère se bat farouchement pour l'éducation de sa fille et surtout pour son indépendance plus tard. « C'était son féminisme à elle. Elle qui adorait apprendre mais qu'on n'a pas laissé faire des études, elle voulait vraiment que moi je réussisse, elle était exigeante et peut-être même un peu trop parce que j'étais sa fille, il m'aurait peut-être fallu moins de pression mais bon. Après, elle ne le disait pas comme ça, c'était juste une évidence. Mais sur les femmes, elle ne disait rien sinon. Même pendant ma grossesse, elle me posait parfois des questions sur ma santé, mais c'est tout. Elle ne m'a même pas dit qu'elle avait accouché d'un enfant mort à la naissance, je l'ai découvert dans le livret de famille. Quand je lui ai posé des questions, elle m'a juste fait comprendre qu'elle était énervée contre la sage femme, arrivée trop tard à la maison pour aider l'enfant qui devait avoir le cordon autour du cou je crois. », se souvient-elle. Et en vivant à Paris, elle gagne son indépendance. Ne pratique pas le métier qu'elle aurait voulu mais elle travaille et vit sa propre vie. S'implique dans un syndicat, rencontre pas mal de jeunes et vend pendant un an le magazine *Antoinette*, édité par la CGT entre 1955 et 1989. Un média qui soulevait les problèmes rencontrés par les femmes au travail mais aussi au quotidien, en abordant la question de l'égalité, de la répartition des tâches domestiques, etc. Mais les langues ne se délient pas tout à fait, particulièrement dans le rapport au corps : « On parlait plus ouvertement que dans les familles. Surtout en venant de la campagne. Mais bon on ne parlait pas de tout. À cette époque, l'IVG était devenue légale mais dans les

« Se dire que les femmes disposent librement de leur corps et dire que l'égalité des sexes est acquise, c'est ce que les gens ont envie de voir. Mais il y a un gros déni dans ce discours. »

mentalités, ce n'est pas pour autant que ça avait changé. Pourtant quelle chance d'avoir cette possibilité si on ne peut pas ou si on ne désire pas le gamin ! Moi, je sais que quand j'ai fait mon avortement même si c'était pour raison médicale, il y avait peut-être quand même un peu de culpabilité. En tout cas, on ne le clame pas sur les tous toits. »

PAS TOUT À FAIT LIBRES...

Les avancées sont indéniables. Les femmes, au fil des années et des combats féministes, ont gagné en liberté. C'est certain, on aurait du mal à vivre dans les années 70, comme le dit Lydie Porée, présidente du Planning Familial 35 et co-fondatrice de l'association Histoire du féminisme Rennes. « Mais notre liberté est une liberté concédée, autorisée. Elle n'est pas acquise, ni égalitaire. Le recadrage se fait très vite, on nous renvoie souvent l'idée de « vous êtes libres, mais faites attention quand même... ». Quand on dénonce ou que l'on dit les choses, on reçoit de mauvais commentaires en retour. », déclare-t-elle. Elle fait ici référence à la blogueuse et chroniqueuse Klaire Fait Grr dont les dessins et vidéos suscitent souvent des réactions. L'an dernier, elle avait superbement répondu à Marion Maréchal Le Pen, candidate à l'élection régionale en PACA, qui prône la (dangereuse) diminution, voire l'arrêt total des subventions aux associations féministes, et particulièrement celles versées au Planning Familial. La vidéo lui a valu une tonne de commentaires haineux de la part des anti-IVG. L'auteure de bande-dessinées engagées a alors l'idée de les regrouper dans un livret, dont les bénéficiaires – 14 004 euros - ont été reversés au Planning Familial. Récemment, le blog Les eFRONTé-e-s a relayé un communiqué réalisé par les associations féministes marseillaises, à la suite de l'agression par balle de Marguerite Stern à son domicile dans la nuit du 19 au 20 octobre. Connue pour être une ancienne militante du groupe FEMEN, elle recevait depuis son installation dans le quartier

des menaces de viols. Pourquoi ? Parce qu'elle milite pour l'égalité des sexes ? Parce qu'elle refuse de se taire face au harcèlement de rue et d'être un objet dans l'espace public ? Entre autre. Le viol est alors brandi comme un acte de sanction, de punition. Pour remettre certaines femmes dans le droit chemin, pardi ! Malgré les menaces qui planent au dessus de sa tête et l'agression par balle, Marguerite Stern a choisi de ne pas se taire, de ne pas céder à la terreur. De porter plainte – et par conséquent de se confronter à des remarques sur sa manière de s'habiller et sur son comportement qu'on lui conseille de se faire discret, en faisant « profil bas » - et de témoigner. Pour elle et pour les autres, qui n'osent briser la loi du silence qui les restreint à la honte et la culpabilité.

« Je n'ai pas porté plainte parce que je n'ai pas compris tout de suite ce qui s'était passé. Je ne mettais pas de mots dessus. Sur le coup, je me sentais coupable. Puis j'ai éprouvé de la honte et de la haine, après avoir pris 10 douches d'affilée. J'avais la sensation que si j'en parlais aux gens qui étaient dans la soirée, ils allaient me dire « On t'avait dit de ne pas y aller. ». Puis j'ai commencé à mettre des mots, à en parler avec le mec avec qui je suis sortie après, ça m'a permis de déculpabiliser mais j'en parlais avec détachement. », confie Charlotte Monge*, 26 ans. Cela va bientôt faire 10 ans qu'une nuit en Allemagne son agresseur l'a violée. À deux reprises. Ce soir-là, elle est sortie avec des ami-e-s, a croisé un homme et l'a invité à se joindre à eux/elles. Il lui a proposé de fumer un joint chez lui, elle a accepté. Le consentement s'arrête à ce niveau-là. Mais pas pour lui. Le lendemain, avant de partir travailler, il lui a tendu sa carte pour qu'elle le rappelle. « Le mec n'a même pas réalisé ce qu'il avait fait. Je pense qu'aujourd'hui encore il se dit qu'il n'a jamais violé personne. Je n'ai rien dit en rentrant en France, je voulais oublier. Quand j'y ai repensé, je me suis dit que rien n'irait dans mon sens dans cette affaire. J'ai accepté d'aller

chez lui. », poursuit Charlotte. C'est là, la preuve d'un problème sociétal. Femmes, hommes, homosexuel-le-s, trans, queer, qu'importe la couleur de peau, l'âge, le comportement, la tenue ou l'attitude, le degré d'alcool, rien ne justifie une agression qu'elle soit morale, physique ou sexuelle. Pourtant, statistiquement, les femmes sont bien plus nombreuses que les hommes à en être victimes. Selon les chiffres publiés sur le site du Collectif Féministe Contre le Viol, 86 000 femmes sont victimes de viol ou de tentative de viol, chaque année en France. Et l'enquête « Cadre de vie et sécurité », réalisée par l'INSEE entre 2010 et 2015, donne des chiffres effarants : 90% de ces femmes connaissent leur agresseur, 37% sont des conjoints vivant avec elles au moment des faits, 36% sont des agresseurs connus ne faisant pas partie du ménage de la victime, 17% des agresseurs vivent avec la victime sans être leur conjoint, 10% sont inconnus. Mais tous les cas révélés – peu de femmes osent franchir la porte du commissariat pour porter plainte - de viols ou d'agressions sexuelles ne sont pas condamnés. La plupart des agresseurs ne seront pas inquiétés. D'autres seront excusés. Parce que la ligne du consentement serait difficile à définir. Trop difficile et embarrassant. En clair, la parole des femmes n'a pas le même poids que celle des hommes.

INVERSION DES RÔLES

Aurait-on la même réaction si les rôles étaient inversés ? Sur Facebook, le témoignage d'une femme québécoise circule : « Y'a plusieurs années, je suis sortie dans un bar avec un gars. On a bu. On a flirté. On s'est frenché. Il m'a demandé si je voulais qu'on se prenne une chambre dans un hôtel pas loin. Pis j'ai dit oui. Pis c'est comme ça que je me suis retrouvée dans une chambre miteuse, profond dans Laval avec des miroirs au plafond pis du print fleuri mur à mur. On a repris les choses où on les avait laissées au bar. On en était à se déshabiller quand il a reçu un message texte. C'était sa blonde, dont j'ignorais l'existence. La conscience du gars l'a rattrapé – un peu tard, me diras-tu. Il a changé d'idée. Il ne voulait plus aller plus loin. J'étais en crise. De me retrouver loin de chez moi, au milieu de la nuit, les hormones dans le tapis, soule avec un gars qui m'a caché qu'il était en couple. Pis je l'ai pas violé. Pourtant, il l'a quand même cherché un peu... come on. Il se soule avec moi alors qu'il me connaît à peine, accepte de monter dans une chambre d'hôtel, m'embrasse, me dit explicitement qu'il veut qu'on couche ensemble. J'aurais pu décider que c'était trop tard pour reculer. Y'aurait beau dire... Y'avait clairement le goût, t'sais. Ça sonne con, dit de même. Ça sonne con jusqu'à ce qu'on inverse les rôles. (...) Si les rôles étaient

SORTIR LES SQUELETTES DU PLACARD

Pour la publicité, la femme – car il est question ici du modèle unique de la femme blanche, mince, voire très mince, parfaitement proportionnée, sans cellulite ou vergeture, etc. – est éternellement jeune. Le pied ! Oui mais voilà, cette image masque la seule réalité qui soit : le temps passe et peu importe le sexe, on vieillit. Étrangement, un homme ne vieillit pas, il s'embellit. Tandis qu'une femme, elle, au fur et à mesure aura la peau flasque, des rides et autres joyusetés qu'il faudra impérativement gommer dans toutes les campagnes publicitaires. Ou quasiment toutes. Car toutes les égéries n'acceptent pas que l'image de leur corps et/ou visage soit retouchée. Pas

question de véhiculer une réalité fautive modelée selon des diktats grotesques. C'est par exemple le cas de l'actrice anglaise et égyptienne de Lancôme Kate Winslet – très attentive à l'image transmise aux jeunes filles - qui en 2015 a exigé l'ajout d'une clause dans son contrat avec le groupe L'Oréal interdisant la retouche numérique de ses photos. D'autres comédiennes, comme Sophie Marceau, expriment de plus en plus l'importance de montrer la beauté de la vieillesse, à la télé, au cinéma, dans les médias et sur les panneaux publicitaires. Logique indéniable : plus on verra des femmes assumer les effets du temps, plus on acceptera les nôtres.



© CÉLIAN RAMIS

inversés et que c'est moi qui subissais l'agression, tout à coup, ça ne sonne pas fou la théorie de la négligence. On me dira que j'étais inconsciente de monter dans la chambre d'hôtel d'un étranger, on me demandera ce que je portais, combien j'avais bu, si j'avais laissé entendre que j'étais intéressée, si j'ai dit non assez fort ou si je me suis débattue longtemps. C'est ça, la culture du viol. Une culture pour qui le sexe est le droit des hommes et le devoir des femmes. Où les hommes sont des bêtes dénuées de libre arbitre et les femmes, des objets de convoitise qu'il convient de prendre à son gré. » L'inversion des rôles est révélatrice. Pourquoi les femmes sont-elles plus exposées ? Pourquoi quasiment toutes les femmes expérimentent à un moment donné de leur vie, de manière plus ou moins répétitive, le harcèlement de rue ? « Tout est dans l'éducation, répond Lydie Porée. Nous sommes élevé-e-s dans l'idée que les femmes sont disponibles. Hommes et femmes intègrent ça. Et pour nous, il est très difficile de savoir ce que l'on veut et où se trouve notre propre désir ? Est-ce que je fais les choses par envie ou est-ce que je réponds aux injonctions ? On gère tout, de notre manière de s'habiller à notre comportement. C'est une gestion permanente du potentiel danger. Pour moi, la libre disposition de notre corps est encore une conquête à faire. Par les femmes c'est certain, mais ça ne pourra se faire sans changement d'éducation. Car nous, seules, sans changement des mentalités, n'avons pas beaucoup de marge de manœuvre. » Collectivement

et individuellement, tout le monde est concerné et doit participer à cet avènement. Néanmoins, la prise de conscience est lente et difficile. « Il y a beaucoup de privilèges à être dominant. Quand vous savez que potentiellement quelqu'un va faire les courses et les tâches ménagères pour vous, que vous serez mieux payé, mieux considéré... Accepter d'y renoncer, ce n'est pas facile. Pour nous, c'est cramé mais c'est pour les générations futures qu'il faut agir. Par l'éducation. L'émancipation, je ne nous y vois pas. Car ce n'est pas non plus facile d'admettre qu'on n'est pas aussi bien loties qu'on veut bien nous le faire croire. Casser le mythe du Prince Charmant, par exemple, c'est tout un monde qui s'écroule. L'émancipation ne pourra pas se faire non plus sans alliance avec la lutte contre le racisme, contre l'islamophobie, contre les LGBTIphobies, et je pense aussi avec les discours sur l'écologie. », avoue la présidente du Planning Familial.

LIBÉRER LA PAROLE

Un autre point est à prendre en compte selon elle. Celui du rôle du collectif et de l'individuel. En comparaison avec les groupes Femmes existant dans les années 60/70, elle a le sentiment que l'on a perdu de l'espace concernant la livraison de témoignages du quotidien. « Je ressens, mais c'est très personnel et peut-être pas général, que sur les féministes pèsent la pression d'être déjà émancipées. On a aujourd'hui les savoirs, les chiffres, les arguments. Mais les féministes peuvent aussi tom-

ber dans les processus d'un pervers narcissique par exemple ou dans des problématiques de violences domestiques. J'ai l'impression qu'elles ne vont pas oser en parler car elles ont peur que ça ne fasse mauvais genre pour une féministe. Elle est censée savoir ! Il n'y a pas beaucoup d'espace pour lier l'intime et le politique. On a les ressources et on peut parler des droits à disposer de nos corps mais par exemple, je n'ai jamais entendu beaucoup de témoignages personnels d'avortement. », souligne-t-elle. Certaines langues se délient et des personnalités comme les auteures Annie Ernaux ou Colombe Schnek en font état. Plus récemment, c'est l'animatrice Flavie Flament qui a révélé au grand public son viol. Mais la révélation fait polémique. Faut-il étaler sa vie privée dans les médias demandent certains, tandis que d'autres s'épanchent sur l'agression sexuelle présumée (« agression ou pas agression ? parce que quand même elle avait un sacré décolleté... ») d'une jeune femme dans une émission à forte audience sur la chaîne C8. Des débats sans fin symptomatiques du manque d'information et de sensibilisation aux libertés individuelles et à la responsabilité collective d'actes barbares non réprimés, tus et banalisés.

RÉSISTER ET SE DÉFENDRE

Car trop souvent, les violences envers les femmes sont banalisées. Selon Charlotte Monge, « se dire que les femmes disposent librement de leur corps et dire que l'égalité des sexes est acquise, c'est ce que les gens ont envie de voir. C'est ce que l'on aimerait se dire mais il y a un gros déni dans ce discours. » Si dix années se sont presque écoulées depuis la nuit de ses viols, elle n'en a pas pour le moins un souvenir flou. La reconstruction a été longue. Il y a eu de la part des personnes à qui elle s'est confiée des réactions d'empathie, de colère, des non réactions, des maladresses. Il a fallu admettre que ce qui s'était passé était réel, déconstruire l'idée qu'elle en était responsable, se débarrasser du sentiment de saleté qui lui a collé à la peau après l'acte, affronter la peur de la pénétration et passer par des séances de sophrologie pour se libérer petit à petit de la honte et de la culpabilité. Jusqu'à la résilience. Aujourd'hui, ce qui l'attriste, « c'est de devoir être tout le temps blindée. Mettre les limites avant même de connaître les gens pour qu'il n'y ait pas

d'ambiguïté, je ne m'y fais pas. » Sa façon d'affronter, c'est de ne pas céder aux injonctions et de ne pas accepter le rôle que l'on assigne aux femmes. « Je n'ai pas envie de ne pas m'autoriser à aimer plaie. Je sais qu'il faut faire attention, mais dans un monde idéal on devrait pouvoir. Dans le respect. On devrait avoir le droit d'aimer le rapport social, que ce soit avec les filles ou que ce soit avec les garçons, dans l'amitié, les rencontres tout simplement. Aujourd'hui, quand je vois que l'autre interprète autre chose, je mets les barrières plus rapidement. », explique-t-elle. Mais voilà, souvent ça dérape. L'autre veut plus. Et pense qu'il peut exiger davantage. Victime d'une agression dans un bar par un vigile qui la pousse et la coince dans les toilettes pour une fellation, elle s'est défendue et s'en félicite à présent : « J'avais accepté de discuter avec lui mais c'est tout. Je me dis « Fait chier de se mettre dans ce genre de situation ». À cause de ce qui m'est arrivé en Allemagne, j'ai su réagir et me défendre pour que ça ne se reproduise pas. C'est un sentiment de fierté d'y être arrivé, même si après j'en ai pleuré. Je fais confiance aux gens et je veux continuer de faire confiance. C'est une angoisse mais je ne veux pas faire un blocage ni une généralité sur les hommes. »

Une attitude que Lauriane Mordellet rejoint complètement. Elle s'insurge contre les images transmises dans les films, les séries, les médias et les publicités véhiculant un modèle unique de femme, plein de stéréotypes. Des images qui inconsciemment orientent les femmes vers leurs assignations d'objets sexuels et de marchandises mais qui créent aussi selon Lauriane de la haine chez les femmes envers les autres femmes. « On doit tou-



LA LIBERTÉ À JOUIR

jours se défendre et on se hait car on veut nous faire croire qu'on est en position de faiblesse. Perso, j'ai la chance d'avoir évolué dans un milieu où on m'a laissé ma place de femme. Oui, je dispose de mon corps parce que c'est mon souhait. Et cela implique de ne pas prendre les réflexions des autres en compte. », dit-elle, déterminée. Oublier le regard de la société et s'affranchir de ce que pensent les autres, une belle théorie souvent difficile à mettre en pratique, en particulier chez les femmes dès l'adolescence. Mais pour cette artiste plasticienne de 26 ans, le combat n'est pas perdu. Il se joue au quotidien. « La difficulté, c'est que même quand on est fortes et battantes, on peut être pétrifiées par des remarques. Ça m'arrive. Je sors beaucoup, j'aime mes formes, je les assume et je les montre. Je prends des réflexions et des mains au cul et ça ce n'est pas normal. Parce qu'en plus ça nous pousse parfois dans des situations de violence. Une fois, je me suis énervée, j'ai chopé le type par le col et je lui ai dit que sa mère - ou son père ou les deux - ne l'avait certainement pas éduqué comme ça ! Jamais je ne me permettrais d'attraper des couilles, des fesses ou même des seins. Dans ce geste, on oublie les frontières du privé et de l'intime. Perso, moi je ne veux pas lâcher ce combat et je ne lâcherais pas ! », s'indigne-t-elle.

Une des plus grandes révélations, pour Lauriane, dans l'acceptation du corps est celle de la jouissance. Le droit à jouir. Lorsqu'une femme est capable de se dire que oui des fois elle jouit et des fois elle ne jouit pas : « Quand tu assumes ça, on te traite de salope. Non, c'est juste un droit. Un partage mutuel entre une femme et une femme, une femme et un homme, un homme et un homme. » Elle en parle librement et ne s'embarrasse pas, à juste titre, des qu'en dira-t-on. La libération de la gent féminine doit passer par là. Franchir le cap d'une libre sexualité, soit apprendre à se connaître personnellement et à poser ses propres limites, en fonction de son libre arbitre. Et ça, ça peut déranger certains de ses partenaires. « L'autre prend conscience que ton corps t'appartient. Il n'est pas le maître de ton corps. Il n'est plus l'animal dominant. Ça a déjà créé de la violence dans mes rapports. Une fois, je me suis faite étrangler car il avait besoin de reprendre le dessus. Je n'étais pas consentante à cet étranglement, c'était simplement de la maltraitance. Ça a été sa réaction face à la peur de ne pas dominer. D'autres vont arrêter de bander. Et d'autres vont se laisser guider pour aller ensemble vers une jouissance mutuelle. Tout le monde n'est pas à mettre dans le même panier. », souligne-t-elle. Si il lui est arrivé parfois de

rester un peu figée, sans réaction, elle a désormais choisi de raisonner d'une autre manière : ne plus se sentir redevable. Se détacher de ce sentiment qui assaille souvent les femmes. « On se dit que parce qu'on est allée chez le gars, bah on est un peu obligée d'aller au bout. Mais non, pas du tout. Si on veut se barrer, on se barre. On peut avoir eu envie, on peut avoir commencé quelque chose, si à un moment on n'accepte plus ou on ne veut plus, il faut bien se dire qu'on est redevable de rien du tout. Ce n'est pas parce que le gars aura payer un verre qu'on lui est redevable. Et pareil pour lui. Mais c'est sûr, ce sont des situations qui amènent de l'appréhension. », poursuit Lauriane. Directrice de séjours pour jeune et formatrice BAFA auprès de l'association Aroeven Bretagne, elle milite pour la transmission des savoirs, à travers des jeux de rôle par exemple. Une manière de faire dont parle également Charlotte Monge, sensible à l'outil pédagogique du théâtre forum.

PARTAGER ET TRANSMETTRE

La transmission, le partage d'expériences, le dialogue... C'est ce que prône Agnès Galle, actuellement en reconversion dans les médias, rencontrée sur le canapé des Brétiliennes (émission présentée par Christine Zazial, sur TVR 35). À 32 ans, elle est la mère de deux petites filles et se préoccupe de la manière dont elles vivront plus tard leur corps : « À la naissance, j'ai été surprise de voir à quel point elles pouvaient avoir une carrure différente. On n'est pas tou-te-s pareil-le-s, on a des morphologies différentes, des couleurs de peau différentes, mes filles sont métisses, ma famille est multicolore. Quelque soit leur carrure maintenant et en grandissant, j'espère qu'elles se sentent et se sentiront bien, qu'elles s'aiment et s'aimeront comme ça. J'aimerais qu'on leur inculque l'acceptation de soi pour que le monde leur appartienne ! » Le corps comme outil de force et non comme source de complexe. Transformer le cercle vicieux en cercle vertueux. Car la réussite de toute l'image publicitaire autour du corps des femmes est de parvenir à créer des conflits permanents entre la gent féminine et leur corps.

« On est dans une société schizophrène qui dit tout et son contraire pour mettre les femmes tout le temps en position de consommatrices. Et même quand on sait que les photos sont retouchées, on intègre tout de même les injonctions et les complexes. On ne voit qu'à travers le prisme du poids, de l'âge, des signes du temps qui passe. Et on cherche en permanence à tout gommer au lieu de montrer les beautés de chaque âge, etc. On cache le réel, mais il faut montrer la vie ! Je rêve de voir sur les panneaux publicitaires des femmes de 40 ans, sans masquer les rides, etc. Des femmes bien dans leur peau et épanouies ! Des femmes qui existent et non pas le faux modèle après lequel on veut nous faire courir ! », s'enthousiasme-t-elle. Agnès, c'est le sourire quasiment en permanence. Parce qu'elle y croit au pouvoir du sourire et de la bonne humeur, qui transmettent un message positif et rempli d'espoir. Lorsqu'elle est victime de harcèlement de rue, elle essaye de toujours répondre poliment, de dialoguer, de ne pas perdre la face et masquer son appréhension si elle sent que la situation se tend.

TROUVER L'ÉQUILIBRE

Pour autant, elle démontre une certaine fermeté. Agir avec souplesse ne rime pas avec se faire marcher sur les pieds et écraser. Elle s'affirme dans l'intégralité de sa personne : « Il faut du respect. Pour tout. C'est important de prendre soin de soi. Le physique et le moral sont très liés. J'ai fait un burn out et récemment une dépression, j'ai pris du poids. Maintenant, je veux faire attention à moi, être dans la douceur avec mon corps. Il a tellement éprouvé ces dernières années que je ne supporte pas du tout qu'on l'insulte en me parlant de mon poids. » Quand elle parle de ses grossesses, elle évoque un tsunami émotionnel, une expérience extrême, avec ses bonheurs et ses difficultés. Un bouleversement sur tous les plans. À chaque fois elle aura pris 18 kilos. Puis elle a accouché. Sans perdre la totalité du poids, forcément. « Enceinte, tu es la grâce incarnée, tu es majestueuse. Le bébé naît et l'attention se focalise sur lui. Tu passes de la 8e merveille du monde à

HAÏTE À L'OBJETISATION

Que faut-il comprendre quand en juillet 2014 Téléstar titre son article sur Anne-Claire Coudray, future présentatrice du JT de TF1, et sa « tenue sexy ». Le magazine télé rapporte qu'en décembre 2014 Anne-Claire Coudray avait suscité beaucoup de passion « et sans doute pas mal de scènes de ménage. » Avant d'ajouter : « Au centre de tout cet émoi, sa robe hyper près du corps qui laissait assez peu d'interrogations sur la (splendide) poitrine de la journaliste. » La professionnelle de l'info s'est alors exprimée au-delà « d'un mauvais choix de tenue » et a fait son mea culpa : « J'ai réalisé qu'il fallait que

je reste vigilante à ce que rien ne puisse détourner l'attention des téléspectateurs de l'actualité du jour... Surtout pas mes vêtements ! » Ce pourrait être un détail mais les comportements, attitudes et tenues vestimentaires des femmes à la télévision – présentatrices, journalistes, invitées, spectatrices, etc. - sont sans cesse commentés dans les médias, soit sur le ton d'un humour douteux, soit par des propos déplacés. Une manière de garder l'ascendant sur les femmes, en les réduisant à leur aspect physique et à leur injonction à être séduisantes et désirables. De simples objets du désir. Ras-le-bol !

« Quand tu assumes de jouir, on te traite de salope. Non, c'est juste un droit. Un partage mutuel entre deux personnes. »

la grosse qui doit perdre ses kilos. », pointe-t-elle. Mais la peau est différente, la grossesse laisse des marques « sur l'enveloppe extérieure et sur l'enveloppe intérieure ». La jeune femme ne regrette pas l'expérience mais livre son ressenti sur l'aventure vécue. Une aventure qui peut être troublante et douloureuse dans certaines situations et conditions. Elle évoque le manque d'informations qu'elle n'a pas personnellement vécu mais dont plusieurs ami-e-s lui ont parlé, et surtout constate qu'une fois le bébé né, la maman est en quelque sorte délaissée. Moins écoutée et accompagnée. Peut-être plus considérée comme simplement mère et moins considérée en tant que femme. Alors que le processus de réappropriation du corps sera, selon les femmes, plus ou moins long. « C'est très éprouvant physiquement, j'ai mis beaucoup de temps à me le réapproprier, à reprendre possession de moi et retrouver également l'envie d'une sexualité. J'avais l'impression que c'était un devoir de me reconstruire physiquement, contrainte dans ma chair. »,

explique-t-elle, sans tabou. C'est certain, il faut du temps pour rééquilibrer les repères corporels. Pour Agnès, le plus insupportable réside dans les injonctions et les dictats que l'on met autour des femmes et précisément autour des femmes enceintes et des mères : « En Une, tu vois « Enceinte et sexy », « Au travail et sexy », « Maman maternelle et maman sexy », putain faut être sexy partout ? J'ai sans cesse l'impression que je dois choisir entre ma vie de maman et ma vie de working girl. Mais je veux pas choisir, je voudrais être les deux ! J'ai du mal à trouver l'équilibre. »

RETROUVER NOTRE CORPS

Trouver l'équilibre. Exercice périlleux en cette période. Prises entre une multitude d'injonctions à être disponibles, désirables, séduisantes, pas faciles mais pas farouches non plus, etc. Comment s'apaiser lorsque des scandales éclatent laissant présager de hauts risques en matière de santé par rapport à la pilule, aux produits hygiéniques, aux

LA RÉAPPROPRIATION DU CORPS 2.0

Les réseaux sociaux, on en pense ce que l'on veut. Des dérives, il y en a. Mais des messages positifs, bienveillants et puissants, il y en a aussi. Et ils font du bien. Comme par exemple ce texte, signé d'une autrice inconnue, diffusé sur le groupe facebook Femmes et Féministes insoumises : « Si je dis oui, je suis une pute. Si je dis non, je suis une frigide. Si je dis je ne sais pas, je suis une hystérique. (...) Si je sors avec une seule personne, je suis une conne. Si je sors avec plusieurs personnes, je suis une salope. Si je regarde les hommes, une chaudasse. Si je ne les regarde pas, je dois être lesbienne. (...) Si je souris, je suis facile. Si je veux qu'on soit amis, l'amitié entre les deux sexes n'existe pas. Si je ne joue pas les allumeuses, je fais ma sainte nitouche. Si je ne le fais pas, je suis peu féminine. Si je suis bonne au pieu, c'est que je m'en suis levée plusieurs. Si je suis

tranquille, c'est que j'ai pas été assez baisée (...) Si je suis jolie, je suis surement creuse. Si je suis moche, on ne me calcule pas. Et tu sais quoi ? Les gens diront toujours quelque chose parce qu'ils doivent justifier leur lâcheté et leur insécurité. » D'autres coups de cœur et coups de gueule se mêlent sur la toile, à travers des témoignages de vécus communs comme tel est le cas sur le fabuleux site contre le harcèlement de rue Paye ta shnek, et depuis peu Paye ta robe visant à dénoncer le sexisme dans le milieu de la Justice. Ou encore à travers une multitude de Tumblr, tous créés dans l'objectif de partager le ras-le-bol des injonctions et d'affirmer d'une manière nouvelle que le corps des femmes leur appartient à elles, et personne d'autre. Un vent de liberté souffle sur la toile. Une émancipation 2.0.



© CÉLIAN RAMIS

violences gynécologiques (en hôpital également, rappelons-nous le fameux point du mari...), que l'on propose aux pharmaciens de voter pour une clause de conscience face à la pilule d'urgence, que l'on est culpabilisées si on décide de ne pas allaiter, que nous ne sommes pas informées sur les différentes techniques d'accouchement dont nous pourrions bénéficier, et on en passe ? Le processus médical manque de temps, on le sait. Mais aussi de tact. Et participe au processus de culpabilisation des femmes qui encore une fois manquent l'occasion de découvrir entièrement leurs corps et tous les choix qui s'offrent à elles. « Il faut certainement aller vers la démedicalisation. Pas sur tout, je ne dis surtout pas de renier toute la médecine et les connaissances, mais il y a des choses que l'on peut gérer nous-mêmes, comme le palpé des seins ou même l'avortement, avec évidemment une bonne connaissance de la méthode. On a laissé beaucoup de marge aux médecins sur la prise en charge des femmes et ce rapport des médecins aux corps des femmes nous laissent très peu de libertés. Il faut nous écouter davantage, écouter nos corps pour nous les réapproprier et nous réapproprier notre santé. », déclare Lydie Porée. La lutte doit continuer. Se battre pour garder nos

libertés tant menacées, comme on le voit dans nos pays voisins qui remettent en cause le droit à l'avortement. Pour maintenir l'interdiction des mariages forcés, de l'excision, pour protéger les travailleuses/eurs du sexe. Mais aussi pour plus généralement arrêter de souffrir d'une morale torde visant à stigmatiser les femmes qui portent un voile d'un côté et les femmes qui ne portent qu'une culotte de bain à la plage de l'autre. En ayant toujours à l'esprit : nos corps, nos choix. Une phrase qui met souvent tout le monde d'accord dans les discours mais qui visiblement ne pourraient s'appliquer lorsqu'une femme marche dans la rue ou pire parle à un homme dans l'espace public et encore moins quand il s'agit de soutenir les personnes trans ou intersexes.

Plusieurs manifestations ont eu lieu à Rennes pour s'ériger contre les menaces et les injonctions faites aux femmes, le 3 octobre en soutien aux femmes polonaises face à la loi anti-avortement, et le 15 octobre en réaction à la polémique estivale concernant le burkini. À chaque fois, le slogan qui en est ressorti rejoint les témoignages des femmes interviewées : Foutez-nous la paix ! Voilà.

* Les prénoms ont été modifiés.

JUSTE UNE FEMME, TOUT SIMPLEMENT

Le corps, les normes et les standards oppressifs, Aurélie Budor conjugue l'intime au politique dans la pièce *Juste une femme*, basée sur son histoire, des textes d'Annie Ernaux et des chansons d'Anne Sylvestre. Invitée par l'association Chahut, elle jouait son spectacle le 7 octobre dernier à la Prévalaye, à l'occasion du festival Les oiseaux de passage.



© CÉLIAN RAMIS

Dans son dernier livre, *Mémoire de fille*, Annie Ernaux dévoile son rapport à l'écriture et à l'être littéraire qu'elle a accepté de devenir tout au long de sa carrière d'écrivaine. Lors de son passage à Rennes le 26 mai dernier, à la librairie Le Failler, elle expliquait : « *Faire de ce qui m'arrive un objet littéraire, je pense que ça m'a aidé.* » (Lire l'article « Annie Ernaux, femme au-delà de son temps - 2 juin 2016 - yeggmag.fr ») Avec certitude, son expérience partagée dans l'intégralité de son œuvre aura aidé – et continue de le faire – bon nombre de lectrices (et sans doute de lecteurs) à se comprendre, s'extirper du sentiment de culpabilité et s'émanciper. En 2014, en pleine recherche pour sa création théâtrale, une amie conseille à Aurélie Budor la lecture des textes d'Annie Ernaux. « *Ma rencontre avec*

son écriture et son histoire a été extraordinaire. Je me retrouve dans son histoire et la fracture sociale qu'elle a vécue (fille de commerçants en Normandie, l'auteure est devenue, après des études infructueuses d'institutrice, une femme de lettres, évoluant ainsi dans une sphère sociale différente de celle de ses parents, ndr). *Elle n'avait alors plus le même verbe, plus la même façon de penser. C'est exactement ce que j'ai ressenti dans ma vie, c'est assez fou de se reconnaître comme ça. Elle touche énormément de femmes et n'individualise pas sa situation.* », soutient la créatrice de *Juste une femme*.

DE L'INDIVIDUEL AU COLLECTIF, ET VICE VERSA

Aurélie Budor pratique en amateur le théâtre depuis

ses 8 ans et a notamment joué à l'ADEC de Rennes avec des professionnel-le-s, comme Camille Kerdellant par exemple. En revenant d'un voyage de 6 mois en Amérique du Sud, elle a co-écrit, avec une amie, et co-créé le spectacle *Suerte*. Et c'est en parlant avec des ami-e-s qui organisent un festival qu'elle va s'intéresser au thème de la vieillesse et peu à peu établir un lien avec les femmes. Plus précisément avec le corps des femmes. De là découle une envie qui se transforme bientôt en nécessité à aborder la question des normes et des standards qui oppriment la gent féminine. « *J'ai eu besoin de faire un retour entre mon intime et le politique. Mon histoire singulière et intime n'est pas un cas isolé. Il fait parti d'un système social et sociétal qui fait que les femmes sont opprimées. Je questionne alors les standards de beauté mais je questionne aussi le statut de mère. Les mères s'oublent en tant que femmes. Contrairement aux hommes, elles gèrent le travail professionnel, le travail domestique, l'éducation des enfants puis leur accompagnement.* », constate Aurélie, désireuse de rendre hommage à sa propre mère. Cette agent hospitalière à St Briec qui, de son vivant, a vécu les études de sa fille par procuration. La jeune femme poursuit l'introspection : « *Je suis issue d'un milieu prolétaire. Je ne suis plus dans ce milieu-là car j'ai eu une instruction et j'ai changé de statut social. De par mon environnement social actuel, il y a des choses que je ne veux pas reproduire, sans pour autant rejeter tout ce que ma mère m'a transmis. Je parle surtout de classe prolétaire car je me base sur mon histoire personnelle et intime. Ce qui ne veut pas dire qu'il y a moins de femmes soumises dans les autres classes...* » Parce qu'il lui est difficile au lycée de poursuivre dans une filière générale, elle obtient un bac STT et s'oriente ensuite vers un IUT information-communication – option communication – à Lannion, avant d'effectuer une licence 3 en conception de projet culturel à Metz, intéressée depuis longtemps par le secteur socio-culturel.

S'AFFRANCHIR DU PATRIARCAT

Juste une femme interpelle alors les valeurs traditionnelles et les injonctions de toujours à « être femme ». Vouloir devenir mère, est-ce inné ? Se marier, est-ce la preuve d'un amour entre deux personnes ou une manière de contrôler l'autre ? Pour qui s'apprennent les femmes pendant des heures dans la salle de bain ? Pour elle, la réponse vient des normes et dictats aliénants imposés par une société hétéronormée. Une société qui fixe les règles d'un jeu dominant/dominée basée sur une injonction à être séduisante et désirable. Objetisée dans

les médias et les publicités et insidieusement dans les mentalités et l'espace public. « *Je ne suis pas lesbienne, je suis plutôt hétéro. Par conséquent, je cherche à plaire à des hommes. Et les femmes en général doivent être séduisantes pour les hommes. J'ai ressenti beaucoup de souffrance par rapport à mon corps « hors norme ». Maintenant, j'ai du recul, mais c'est ce que je vis dans mon corps en tant que femme. On vit les harcèlements, les viols, les agressions sexuelles, on n'est pas bien dans nos bask', on met du rouge à lèvres et des décolletés pour attirer l'attention et plaire. On porte des talons ce qui ralentit notre démarche et nous rend plus vulnérables dans la rue. Tout ça, c'est le système patriarcal.* », s'exclame Aurélie Budor. Elle lie alors son savoir et son vécu, et les transmet dans son spectacle, invoquant également les mots d'Annie Ernaux extraits des livres *Une femme* et *Une femme gelée* et ceux de la chanteuse Anne Sylvestre avec les chansons « La vaisselle », « Juste une femme » et « Maman, elle est pas si bien que ça ».

L'INTERSECTIONNALITÉ

Aurélie aspire à s'affranchir de certains codes imposés et linéaires de la société. Guidée par ses convictions politiques, elle s'engage en faveur du milieu associatif et le théâtre, vaquant entre son statut de vacataire à l'IUT carrières sociales de Rennes et l'animation de projets, comme cela a été le cas auprès d'un groupe d'adultes en fragilité psychique. Investie bénévolement depuis plusieurs années auprès de La Cimade, dans l'organisation du festival Migrant'Scène dont elle passera prochainement la main, elle réfléchit également à l'intersectionnalité des luttes, soit l'étude des liens entre les diverses formes de domination et de discrimination : « *Il y a deux ans, le festival s'intéressait aux femmes migrantes. Les femmes qui migrent ne subissent pas les mêmes difficultés que les hommes. Ils se retrouvent rarement dans des situations de prostitution. Sur la route, les femmes sont souvent violées et en arrivant elles sont assignées au travail domestique ou à des objets sexuels. Cette année, nous proposons une conférence sur les migrant-e-s LGBTI, là aussi il y a énormément de discrimination. Des femmes subissent des viols correctifs dans leur pays d'origine parce qu'elles sont lesbiennes... Le système permet que le viol soit une arme...* » Afin d'approfondir ses connaissances et ses pratiques, Aurélie Budor est partie se former en octobre auprès de la compagnie De(s)amorce(s), « *travailler sur l'outil du Théâtre de l'Opprimé, autour du sexisme et du racisme* ».

I MARINE COMBE

bref

BÉDÉISTE RENNAISE

Le musée Eugène Aulnette, au Sel de Bretagne, met à l'honneur le travail de la bédéiste brétilienne Fanny Montgermont, du 6 novembre au 18 décembre. Diplômée d'art appliqué et de graphisme, elle se tourne vers la BD et publie en 2003 sa première œuvre *Elle*, sur la rencontre entre un résistant et un ange, en 1944 à Rennes. Elle s'engage ensuite dans des thématiques sociales : le handicap, l'environnement ou encore la paternité.

bref



chiffre du mois

30/11

C'est à cette date que débute la 38^e édition des Transmusicales de Rennes (Ubu, L'Étage, Parc Expo, Le Triangle, Aire Libre,...). Le festival se clôturera le 4 décembre.

chiffre du mois

yegg aime la world music

MOONLIGHT BENJAMIN

La Péniche Spectacle / 12-11-2016, 20h30

bref

LA FILLE DE BREST

La comédienne de *Mon roi* et réalisatrice de *La tête haute* sort son nouveau long-métrage le 23 novembre au cinéma. Le 15 septembre, la talentueuse Emmanuelle Bercot viendra au cinéma Gaumont de Rennes présenter *La fille de Brest*. L'histoire du combat de la pneumologue brestoïse Irène Frachon pour la reconnaissance de la douleur des patient-e-s victimes du Médiateur. Un film humain, social, puissant et subtil, à la hauteur du travail de sa réalisatrice.

bref



LE VIN AUTREMENT

Déguster du vin naturel en savourant un air de swing joué à l'orgue de barbarie, c'est le concept défini par Valérie Maltais et Sylvain Lioté-Stasse. Ensemble, ils viennent de lancer officiellement, à Rennes, Les Vinaisons Barbares.



© CÉLIAN RAMIS

L'ÉQUIPE DE YEGG S'ENGAGE CONTRE LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES

YEGG contactez-nous via redaction@yeggmag.fr

Elle, c'est la caviste atomique, formée au métier depuis bientôt 10 ans. « *Aller vers le bio, le naturel, c'était une évidence. J'ai fait un stage à Histoire de vins (cave rennaise pour laquelle elle travaille encore), ça a vibré, je suis devenue intégriste !* », explique-t-elle de son pétillant accent québécois, toujours accompagnée de son large sourire. Lui, c'est le musicien instigateur de Manivel Swing. « *Je chante depuis que je suis gamin. J'ai grandi à Paris dans une famille d'artiste, bercé par la musique qu'écoutait mon père, entre disco et vieux Paris. L'orgue de barbarie m'a marqué dès petit.* », confie-t-il gaiment, d'un ton léger et enjoué. Pas de doute, l'entente entre les deux est scellée. De par leur bonne humeur et leur besoin à la partager. Mais aussi de par leur envie commune à « *ne pas être statique* », à bouger les lignes. D'un côté, la nécessité de désacraliser le langage œnologique, et d'un autre, la volonté de dépoussiérer le répertoire « *swing et vieille France* ». Sylvain Lioté-Stasse en est convaincu, « *dans un contexte chaleureux et familial, on peut allier l'élégance, mêler le classe et le*

populaire. » Et ce n'est pas Valérie Maltais qui dira le contraire, attachée aux émotions et ressentis procurés par la dégustation des saveurs. L'essentiel est de décontracter son audience, qui ne sera pas jugée sur ses capacités à reconnaître un cépage précis ou l'ensemble des notes fruitées : « *Ce n'est pas un cours magistral, c'est une analyse sensorielle. L'idée, c'est de prendre conscience de ce que l'on ressent et d'écouter la résonnance en nous. Et avec les Vinaisons Barbares, on fait monter le taux vibratoire à travers la musique. Ce n'est pas simple d'amener les gens à ça, heureusement que j'ai cette faculté à décontracter, ça doit venir de l'accent, de la chaleur québécoise ! Je pense que si on est simple, si on s'exprime avec le cœur, ça fonctionne.* » Le duo, qui se déplace à la demande, se veut donc authentique. Dans la légèreté et le plaisir d'un instant partagé en musique. « *Même si on a des choses prêtes en stock, l'idée est d'y aller au feeling, en trouvant le moyen de faire plaisir à toutes les générations et de créer une rencontre entre étrangers, que l'on soit d'ici ou d'ailleurs.* », vibre Sylvain, en conclusion. | MARINE COMBE



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30



Cd

JUNGLE CONTEMPORAINE

MESPARROW
OCTOBRE 2016

Pour son deuxième album, le moineau déploie ses ailes. Il y a quelques années, Marion Gaume était Miss Sparrow avant de devenir Mesparrow et sortir en 2013 *Keep this moment alive*. À cette époque, on aimait déjà sa proposition de one woman band et son énergie brute et rythmée. Dans sa *Jungle contemporaine*, la chanteuse-auteure-compositrice assume enfin la langue de Molière – qu'elle n'avait utilisé qu'en duo avec François and the Atlas Mountain – et dévoile une écriture sensible et poétique. Elle dépasse sa peur de l'écriture de français et réussit à combiner sa voix légèrement éraillée et ses envolées lyriques au rythme de sa plume, qui vibre sur des airs électro, jazzy et pop. Avec elle, on s'envole. On traverse Les écrans, on danse avec Les fantômes, on devient Réveuse, on s'amuse à cracher nos Onomatopées et on affronte la Jungle contemporaine. Apaisé-e-s. Parce que Mesparrow livre un deuxième album tout en émotions. Délicat et pêchu. Elle est ici superbement sensuelle, percutante, moderne et inventive. On est séduit-e-s.



| MARINE COMBE

Dvd

L'IDÉAL FRÉDÉRIC BEIGBEDER OCTOBRE 2016

Chargé de dénicher les futurs mannequins stars des grandes marques de la mode, Octave Parango est un ténor dans le monde des « scout ». Il vit entre l'Europe et la Russie où sa vie tourne autour du culte des dimensions parfaites. Suite à un scandale lié à une sextape mêlant sexe et nazisme, la marque L'Idéal doit se trouver de toute urgence une nouvelle égérie. Voilà la mission qu'Octave se voit attribuer. Il devra faire équipe avec la très autoritaire directrice visuelle de la marque. Afin de mener à bien leur tâche, les deux acolytes partent pour la Russie en vue de découvrir la jeune fille sublime et mineure qui incarnera la marque d'envergure mondiale. Entre pétages de plombs et missionnaires d'un néo fascisme mondiale tournés entièrement vers la supériorité et l'idolâtrie de la beauté du corps, nos deux personnages sont forcés de pénétrer les rouages ténébreux d'un système broyeur de conscience. Drogues, alcool et femmes plantureuses sont le décor du second film de Frédéric Beigbeder. Décimée aux quatre coins de la Russie postcommuniste, la personnalité de notre antihéros va s'effiloche et peu à peu perdre de sa froideur pour finalement découvrir qu'il a une fille et qu'elle se trouve être le graal tant recherché. De là, l'auteur qui avait pourtant pris le parti de dénoncer les servitudes et contradictions immorales du monde de la beauté et de la mode, va tourner une fin de repentir à peine envisageable. Un pied de nez à ce pouvoir tout puissant et néfaste auquel on a bien du mal à croire. | CÉLIAN RAMIS



Cinéma

CAPTAIN FANTASTIC MATT ROSS NOVEMBRE 2016

Ben et sa femme vivent avec leurs six enfants en quasi autarcie sur des terres en forêt qu'ils ont achetées dix ans auparavant. L'éducation des enfants est au cœur du système de réflexion des parents. Une famille unie qui se paye le luxe d'ignorer le roi dollar au pays du libéralisme économique. Isolé du monde, Ben est un père dévoué à ses enfants. Le développement du corps et de la pensée domine leur mode de vie. Ils font pousser leurs légumes et chassent selon leurs besoins. Les enfants sont extrêmement cultivés et aussi bien calés en physique qu'en philosophie ou littérature. Si ces choix marginaux les mettent à l'écart de la société, Ben et sa femme ont produit des enfants prodigieux de par leur vivacité et vision du monde. Le ciment fédérateur de cette famille va s'effriter lorsque la mère de famille, souffrant d'une maladie psychique, met fin à ses jours. La question de respecter ses derniers vœux pour ses funérailles est délicate. Après débat et sentiment d'injustice partagé par l'ensemble des enfants, Ben et ses derniers se mettent en marche vers le Nouveau Mexique afin de faire respecter les dernières volontés bouddhistes de leur chère et tendre mère et femme. Traverser le pays donnera lieu à une série de micro séismes qui ébranleront les convictions utopiques des membres de la famille. L'œuvre est un road-movie irradiant de bonheur et de joie de vivre. L'acting de Viggo Mortensen est empreint d'un charisme bouleversant. Une œuvre sensible au point de vue fort entre comédie et tragédie au paradis des alters. | CÉLIAN RAMIS



Livre

RIEN QUE LA MER ANNICK GEILLE SEPTEMBRE 2016

Son livre est déroulant. Bouleversant. Annick Geille est journaliste et écrivaine. Et fille de marin. Ce qui transparait tout au long du récit construit, ou plutôt déconstruit, autour de la mer. Autour de la relation d'un père et de sa fille, tous les deux submergés par la violence des événements de leur vie respective et commune. Lui était embarqué à bord du Strasbourg en 1940 lorsque la marine britannique a orchestré le massacre de la flotte française mouillant dans le port de Mers el-Kébir (Algérie). Il a survécu mais sa vie a basculé face à l'ignominie et l'injustice de cet acte. Soixante ans plus tard, sa fille attend dans un hôtel bordant la côte bretonne, son mari qui ne reviendra plus. Détruite par cet abandon justifié d'aucune explication, elle va pourtant trouver le courage d'avancer. L'auteure fait brillamment retentir l'émotion et la brutalité des faits avec éclat et un calme redoutable dans ses descriptions transcendantes. Malgré la violence, une sorte de sérénité nous enveloppe jusqu'à trouver l'apaisement à la fin de l'œuvre, main dans la main avec les protagonistes. | MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Episode 36 : Quand j'ai rencontré la chuchoteuse

La 1e édition de Vacarme !, festival de l'émergence, a eu lieu du 3 au 5 novembre à Rennes. Trois soirs dans trois lieux différents dans lesquels se côtoient la musique, les arts visuels et le spectacle vivant : le parking des 2 rives, l'Hôtel Pasteur et Les ateliers du vent. Parmi la programmation – qui n'oublie pas qu'artiste ne rime pas uniquement avec masculin – la chuchoteuse retient notre attention. Depuis un an et demi, Sonia Frioux s'est lancée dans l'entresort en caravane après avoir été interpellée par le chuchotage lors d'un cabinet de curiosité auquel elle participait à l'Élabo. « *J'ai commencé à récolter des mots et j'ai jamais beaucoup le principe du crieur de rue mais je ne voulais pas crier.* », rigole la jeune femme de 26 ans, au premier étage de l'Hôtel Pasteur, le vendredi soir. Le temps qu'elle se change, une amie artiste, Leslip (Leslie

Touchard), rapièce son accessoire de travail : une trompe constituée d'un tuyau entouré d'une moutoute poilue. Selon la soirée, le festival, la disposition du lieu, la demande, l'ambiance ou l'envie, Sonia adapte son intervention. Pour Vacarme !, elle déambule de salle en salle, du couloir à l'escalier, etc. À la recherche d'oreilles sur lesquelles elle place la trompe. Par surprise. Mais toujours délicatement. Peu importe le chahut environnant, une bulle s'établit lorsque la chuchoteuse commence à nous susurrer des mots chaleureux et réconfortants, avant de déclamer un poème. Ici, nous avons le droit à une adaptation de *L'Ennemi* de Baudelaire. Le calme nous envahit, un frisson nous parcourt, c'est le vide autour de nous. Seule résonne la voix douce et rassurante de Sonia Frioux. Une expérience singulière que l'on aimerait déjà renouveler.

| MARINE COMBE

CAROLE BOHANNÉ CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
 ANNE LE RÉUN BEATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUOK MONTEBUI
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR